

Utopie de l'économie, réalité de la politique.

France : début du XIXe siècle

Michele Riot-Sarcey

« La politique est l'application sociale de  
notre conception religieuse »

*Exposition de la Doctrine saint-simonienne (2<sup>e</sup> année)*

Il importe, tout d'abord, de s'interroger sur le sens des mots employés pour qualifier un mouvement de pensée qui, au début du XIXe siècle, n'a pas encore d'identité propre. L'utopie, au sens traditionnel du terme, comme le socialisme — épithète qui lui a été accolé — sont devenus des expressions courantes de notre modernité, mais elles se révèlent fondamentalement inadaptées au contenu réel des idées novatrices émises au cours des quatre décennies d'incertitudes qui suivirent la Révolution Française.

L'utopie est, par définition, intempestive. Écartée de l'espace qui l'a vu naître, elle ne dispose d'aucune place dans le temps de l'histoire. Opposée à l'ordre existant, sa dimension critique lui interdit toute intégration au système dominant. Ainsi, le mot, dans son usage, peut avoir un double effet : au sens positif, il signifie l'espérance d'un monde meilleur ; au sens péjoratif, il disqualifie l'idée en invalidant le projet. En d'autres termes, le mot crée une distance souvent inconciliable avec la chose représentée.

Quant au socialisme, le concept ne peut être accessible que par l'analyse de son historicité. L'idée, qui a « fait tous les métiers », est généralement assimilée aux régimes politiques qui s'en sont réclamés ; beaucoup plus rarement aux engagements de ceux qui, comme en 1848, ont cru à la possible conciliation de la liberté individuelle et de l'organisation collective.

Les réformateurs de la première moitié du XIXe siècle en France, notamment les saint-simoniens et les fouriéristes, ont tous récusé le qualificatif d'utopistes. Et, préférant la science sociale au socialisme, ils étaient très éloignés de l'idée d'égalité qui, généralement, caractérise celui-ci.

Concernant l'économie, une précision supplémentaire s'ajoute à cette nécessaire mise au point. En effet, saint-simoniens et fouriéristes ne pensaient le devenir social que sous la forme d'une étroite association entre économie, politique et

organisation sociale. Aussi, afin d'accéder à la connaissance des projets économiques des dits « utopistes », il nous faut restituer la globalité des programmes de ces penseurs, adeptes d'une profonde réorganisation sociale. Ils s'accordent, tout d'abord, à disqualifier le siècle des Lumières pour mieux déployer ensuite le plan de la société nouvelle, profondément marquée par l'industrialisme. Nous verrons alors comment l'écart se creuse entre les doctrines utopiques et l'aperception des contemporains. À l'issue de cette analyse, il sera possible, en conclusion, de faire quelques hypothèses quant au devenir de ces anticipations prospectives qui furent, pour l'essentiel, mises en œuvre par le système libéral en place. Or, paradoxalement, elles ont été englobées dans ce qu'il est convenu d'appeler le « socialisme utopique ».

Henri de Saint-Simon et Charles Fourier sont des contemporains qui, en principe, ne s'entendent en rien. Cependant, leurs disciples respectifs se sont inspirés des deux grands penseurs de l'époque. C'est pourquoi, pour la clarté de l'analyse, et en évitant toute interprétation réductrice, je tenterai une synthèse afin de mieux appréhender les enjeux de la période.

L'abstraction philosophique triomphe au XVIII<sup>e</sup> siècle et, longtemps encore, aux dires des réformateurs, ses héritiers se satisfont de mots totalement étrangers aux choses qu'ils sont censés représenter. La métaphysique des philosophes est particulièrement mise à mal par Fourier, aussi bien dans la *Théorie des quatre mouvements* (1808) que dans le *Nouveau monde industriel et sociétaire* (1829). « Depuis 3000 ans, la philosophie ne sait inventer aucune disposition neuve en politique industrielle et sociale ; ses innombrables systèmes ne reposent que sur la distribution par familles, réunion la plus petite et la plus ruineuse : quelle stérilité de génie ! »<sup>1</sup>. Dans le même temps, Henri de Saint-Simon, davantage présent dans les débats politiques, considère la Révolution inachevée dans la mesure où la Charte — compromis entre l'idée de Constitution et le rétablissement de l'autorité royale —, a rétabli la noblesse. Or, de son point de vue, la nation, issue de la Révolution, ne peut tolérer deux classes distinctes. Étrangère désormais à l'oisiveté, elle est tout entière arrimée au nouveau système industriel. C'est pourquoi, les traces de la métaphysique doivent s'effacer au profit de la science nouvelle et faire place, notamment, à la physiologie.

---

<sup>1</sup> Charles Fourier, *Le nouveau monde industriel et sociétaire*, Paris, 1829, Edition Flammarion, 1973, p. 32.

Le parti industriel regroupe, selon Saint-Simon, la totalité des producteurs, les seuls en capacité de participer à la marche progressive des sciences de l'Industrie. Le monde politique de la Restauration, séparé des « choses réelles », est inapte à comprendre le règne désormais irréversible du travail. Héritier de l'Abbé de Saint-Pierre, et d'une certaine manière de Rousseau, Saint-simon reprend, en 1802, le *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe (1713)*, mais en lui donnant la dimension concrète qui lui manquait. « Si l'abbé de Saint Pierre avait conçu cet établissement et qu'il l'eût indiqué comme moyen d'exécution, on n'aurait pas traité de rêveries ses idées de paix générale »<sup>2</sup>. Le règne des militaires s'achève avec l'exploitation de l'homme par l'homme qui, du point de vue des saint-simoniens, est en en voie de disparition. Désormais l'armée des travailleurs pacifiques aura pour but l'exploitation de la nature. Parfaitement en phase avec le nouveau système industriel, Saint-Simon s'adresse à ses contemporains afin de les éclairer sur les véritables supériorités de l'ordre positif en cours de réalisation ; il incite le roi à prendre la tête du mouvement des industriels, en se séparant des oisifs et autres « aristocrates » d'Ancien Régime qui évoluent à rebours de l'ordre social. C'est pourquoi le qualificatif d'utopie s'adresse aux philosophes et autres tenants des droits de l'homme, partisans de l'abstraction, qui sont incapables de comprendre concrètement le mouvement de la « force des choses ». « La thèse générale se trouve posée, mais d'une manière obscure dans la situation même de tous les intérêts véritables et positifs qui naissent de la société ; nous ne disons pas de la société abstraite, comme a paru le croire Jean-Jacques dans son contrat social, mais de la société réelle, de la société comme elle est aujourd'hui et dans laquelle nous vivons, ce qui est bien différent »<sup>3</sup>.

C'est la raison pour laquelle le pouvoir doit appartenir à ceux qui savent, les hommes de génie des temps nouveaux : savants, artistes et industriels. Il ne s'agit pas d'installer un pouvoir contraignant mais de concevoir une nouvelle organisation des hommes, guidé par les plus éclairés. Telle est, selon Saint-Simon, la véritable adaptation de l'humanité à la marche du progrès. Dans ce dessein, il suffit d'ancrer dans la réalité les producteurs — et eux seuls ; les autres se sont eux-mêmes écartés de l'histoire. Les guerres de conquêtes étant terminées, la puissance des militaires abolie, il faut désormais créer une nouvelle alliance entre les nations. Les richesses

---

<sup>2</sup> Henri de Saint Simon, *Lettres d'un Habitant de Genève à ses contemporains*, Genève, 1802, p. 25

<sup>3</sup> Henri de Saint Simon, « La politique », dans *Mélanges* 1<sup>er</sup> volume, *La politique par une Société de gens de lettres*, Paris, 1819, p. 7.

françaises et anglaises seront mises au service de la collectivité : les capitaux et la puissance maritime de l'Angleterre peuvent être complémentaires du sol fertile français, sur lequel vit et travaille une population nombreuse.

Le point de vue de Fourier est sans doute plus critique à l'égard du siècle des Lumières et à l'encontre des héritiers de la Révolution française. Il déplore la fausseté du commerce et le morcellement de l'agriculture qui sont autant d'obstacles à l'établissement de l'industrie attrayante, fondée sur l'association naturelle des hommes. Sa dénonciation de la « civilisation » prend des accents subversifs lorsqu'il s'en prend « progrès de l'industrie comme un leurre pour la multitude ». Son constat peut être accablant sur les effets pernicioeux du libéralisme : « Les relations sociales ne sont-elles pas sujettes à cette dualité de marche ? ne peut-il pas exister un ordre de vérité et liberté par opposition à l'état de fausseté et contrainte qu'on voit régner sur notre Globe ? Le progrès de l'industrie et des lumières n'y sert qu'à accroître la fausseté générale des relations, et la pauvreté des classes qui portent le faix de l'industrie : nos plébéiens, nos ouvriers sont bien plus malheureux que le sauvage qui vit dans l'insouciance, la liberté, et parfois dans l'abondance, quand la chasse ou la pêche ont réussi »<sup>4</sup>

Chacun des deux grands réformateurs cherche à appliquer les lois de la nature en s'appuyant sur la réalité de la production, due pour l'essentiel au travail de la classe laborieuse et aux capacités des hommes de science et de savoir. La valorisation du travail participe de la modernité de leur projet. Mais, en même temps, contemporains du romantisme, ils sont également fascinés par les intelligences, chères à Honoré de Balzac par exemple. En ce sens, ils épousent les idées de leur temps. Autre exemple : les capacités louées par Saint-Simon et les saint-simoniens sont les mêmes que celles que recherche François Guizot. Cependant, l'hostilité dont ils sont l'objet de la part des autorités politiques est due essentiellement à leur dénonciation des excès du libéralisme, car ils ne peuvent concevoir de société autrement que dans l'harmonie du travail associé, selon la fameuse formule de Charles Fourier : « Capital, Travail, Talent ». Selon Saint-Simon, pour « sortir de la Révolution », il importe d'abord de procurer la plus grande source de bien être à la classe laborieuse et productrice, afin d'assurer d'abord l'existence des prolétaires. De ce point de vue, il peut être classé parmi les philanthropes modernes. C'est d'ailleurs en ces termes qu'il sera salué par

---

<sup>4</sup> Charles Fourier, *Le nouveau monde industriel et sociétaire*, op. cit., p. 45 et 49

*l'Académie des sciences morales et politiques* au moment de sa mort. C'est pourquoi la rémunération est ainsi conçue : de « chacun suivant sa capacité, à chacun suivant ses œuvres ». En cela il s'éloigne des thèses de Ricardo sur la valeur d'usage, comme de celle de Jean-Baptiste Say et de Bentham sur l'utilité. Lecteurs des économistes, tout particulièrement anglais, ils s'en distinguent largement par leur volonté d'organiser globalement la société, tout en recherchant, à l'instar d'Auguste Comte, voire d'Adam Smith, les lois de l'histoire par l'examen attentif des mécanismes de la nature. L'équilibre entre production et consommation est un de leurs soucis ; il ne les conduit pas, cependant, à adopter les thèses de Malthus — étant étranger à toute idée d'exclusion. Et si l'évolution de la force des choses — dont l'économie est la mesure — a pour eux de l'importance, la croyance en la marche irréversible du progrès leur permet d'assurer, à tous et à terme, le bonheur commun.

Davantage encore que Sismondi, et de manière plus radicale, les saint-simoniens sont partisans de réformes, mais de réformes en profondeur qui englobent la société productrice dans sa diversité et ses inégalités. Dans cette vision de la société, l'Etat, dont l'importance ne peut que décroître dans la phase ascendante de l'organisation positive, est appelé à disparaître sans qu'il soit nécessaire de le conquérir.

La novation la plus contestée et sans doute la plus difficile à faire entendre aux contemporains, héritiers de la raison des Lumières, concerne essentiellement la fondation de l'Eglise saint-simonienne. Mélange d'archaïsme et de subversion, elle reprend, en quelque sorte, les thèses de Joseph de Maistre, dont les saint-simoniens saluent les lamentations sur l'effacement de l'ordre chrétien. En réhabilitant, en 1831, la chair, incarnée par la « femme libre », ils inscrivent la religion nouvelle dans la modernité. Et, tout en dérogeant aux dogmes chrétiens, ils en magnifient la fonction en direction des producteurs et du parti industriel. Ainsi, la valeur accordée au sentiment, peut l'emporter sur l'exercice de la raison. Dans cette acception de l'épanouissement individuel au service de la communauté, le rôle de l'éducation est au cœur des pratiques saint-simoniennes : une éducation où le bon usage de la morale a pour but d'étendre « la prévoyance à tous les faits propres à éveiller, à développer en (l'homme) les sympathies conformes au but que la société se propose d'atteindre ». L'objectif étant de convaincre de l'irréversibilité du dispositif. « Il faut qu'il y ait assentiment de tous les individus en faveur de cet ordre social (...). Or, l'objet de l'éducation est précisément, nous le répétons, de mettre les sentiments, les calculs, les actes de CHACUN en harmonie avec les exigences SOCIALES ; l'intervention de la loi ne

devient donc nécessaire que lorsqu'il y a lacune, ou défaut d'intensité dans l'enseignement moral »<sup>5</sup>. En d'autres termes, et de manière extrêmement convaincante pour les contemporains, souvent isolés, en prise au doute et à l'incrédulité, ils prônent la libre soumission par l'amour du travail et la vénération du guide qui est en charge de « diriger les esprits ». L'attraction passionnée, chère à Fourier, adepte du travail diversifié par courtes séquences, se traduit, chez les saint-simoniens, par l'adhésion passionnée au dogme saint-simonien, abondamment enseigné et commenté par les apôtres de l'Église nouvelle.

Les deux autres thèmes centraux de *l'Exposition de la Doctrine*, dont l'écho se répand bien au-delà des rangs des sympathisants déclarés, se rapportent à la question de l'exploitation de l'homme et à la transmission de la propriété. Ces points ont fait l'objet d'interprétations les plus diverses. Relevons, cependant, l'extrême clarté du texte sur le sujet. Selon les vues des Pères de la Doctrine, « l'exploitation de l'homme par l'homme est en phase de décroissance ». Les « industriels », comme les propriétaires, s'ils manquent de discernement, dans l'état présent de la société, en étant dépourvus de tout esprit philanthrope, doivent être insérés dans l'association universelle par la bonne compréhension de leurs propres intérêts. Éclairés par les artistes et savants dans la voie de la coordination entre « besoins de consommation, usage de la distribution des instruments d'industrie et appréciation des œuvres accomplies par le travail »<sup>6</sup>, ils emprunteront très vite les chemins de l'organisation collective. Ils participeront alors à une classification plus juste des travailleurs au sein d'une hiérarchie qui sera fondée sur une division fonctionnelle du travail — vu comme une des causes les plus puissantes des progrès de la civilisation.

C'est pourquoi la propriété, dont ils ne récusent pas la nécessité, doit être transmise aux « mains les plus capables », en évitant le hasard de la naissance. L'abolition de l'héritage ainsi conçue a fait l'objet de gloses multiples et a, bien sûr, suscité, l'ire des adeptes du conservatisme social.

À regarder de près l'ensemble des propositions saint-simoniennes, il n'est guère aisé d'y trouver les traces des conceptions utopiques qui lui ont été reprochées — à condition bien sûr que l'on comprenne l'utopie dans sa position intempestive. Certes, l'aspect radical des réformes préconisées classe les saint-simoniens dans la catégorie « des avant-gardes » ou dans celle des réformateurs intransigeants. Mais, l'historien,

---

<sup>5</sup> *Exposition de la Doctrine de Saint Simon*, 1<sup>er</sup> année, 1829, p. 259

<sup>6</sup> *Ibid.* P. 205

dans une vision, certes d'après coup, peut constater que la plupart des prospectives des jeunes polytechniciens se sont réalisées à peu près dans les termes énoncés, à quelque décalage près. Sous la direction, certes partielle mais déterminante d'un certain nombre de saint-simoniens, on sait que la France a effectué sa Révolution industrielle et bancaire avec un succès nuancé. Les Pereire et autres Lesseps ont été salués comme des pionniers et le rôle d'un Michel Chevalier, auprès de Napoléon III, sous le Second Empire, est largement connu pour qu'il soit inutile d'y revenir.

Impossible de retracer ici le devenir de chacun des saint-simoniens et qui, au cours du XIXe siècle, n'ont cessé de correspondre entre eux ou avec le Père Enfantin<sup>7</sup>. Mais tandis que Victor Considerant, premier disciple de Fourier, insistait, en 1848, sur la nécessité d'organiser la République démocratique et sociale, Enfantin et ses disciples, engagés dans l'économie libérale, développaient un point de vue très singulier sur le socialisme. Je ne donnerai qu'un seul exemple, celui d'Holstein qui fut, avant février 1848, chef du Cabinet de la préfecture du Rhône, puis agent comptable du syndicat des agents de change de Lyon, avant de devenir gestionnaire de la recette générale de Lyon ; il se déclare profondément hostile à toute idée de souveraineté du peuple. « Je n'aime pas le gouvernement constitutionnel et parlementaire, écrit-il en 1851, à la veille du coup d'Etat de Louis Napoléon Bonaparte, parlementaire surtout, je n'aime pas la liberté de la presse (...), enfin je n'aime pas la république »<sup>8</sup>. Le même, en 1848, pendant la Révolution, se plaignait de la présence, sur sa terre lyonnaise de Pauline Roland. « Pauline Roland est ici. C'est Pierre Leroux femelle. Egalité d'intelligence, égalité de salaires, égalité en tout et pour tout, voici sa formule — nous irons loin encore avec de pareilles idées »<sup>9</sup>. Il est vrai que l'ex-saint-simonienne a fait un autre choix et, comme on le sait, terminera sa vie déportée en Algérie (morte épuisée au cours de son voyage de retour).

Plus fidèle à ses idées, mais aussi pragmatique que son ami Holstein, Enfantin, confronté aux réalités de 1848, mais en parfait accord avec la doctrine saint-simonienne dont il était le père suprême, considère que le peuple doit être dirigé. Et qui mieux que la bourgeoisie entreprenante est capable d'assumer cette tâche ? Elle le fera d'autant mieux qu'elle accomplira son destin historique, parfaitement conforme aux lois du progrès dont Enfantin est un des fervent adepte. « Qu'est-ce en effet que la

---

<sup>7</sup> Voir, Michèle Riot-Sarcey, « Des saint-simoniens dans le mouvement », *Etudes Saint-simoniennes*, dir. Philippe Régnier, Lyon, PUL, 2002

<sup>8</sup> René Holstein, Lettre à Enfantin, 7 septembre 1851, Bibliothèque de l'Arsenal, fds Enfantin, ms. 7628

bourgeoisie française ? C'est le peuple arrivé à l'aisance, à l'éducation, à la sécurité. Eh bien ces conditions d'aisance et de bien être, sans lesquelles la liberté est un mot vide de sens et une dérision cruelle, voilà ce que le peuple ambitionne à son tour, et ce qu'il ne saurait obtenir sans le concours de la bourgeoisie, concours que la bourgeoisie ne peut refuser sans ouvrir des abîmes où la civilisation elle-même irait se perdre et s'engloutir »<sup>10</sup>. C'est bien toujours dans l'association harmonieuse du *Capital, du Travail et du Talent*, qu'Enfantin raisonne. Avec une petite note singulière, en signe d'avertissement aux autorités : personne ne doit rester à l'écart. Ainsi sa part utopique subsiste. Cependant, même si le fondateur de l'Eglise saint-simonienne se distingue du parti de l'ordre, s'il anticipe sur ce qu'on appellera plus tard l'Etat providence, son discours est assez proche de celui des républicains modérés.

L'utopie est ailleurs, me semble-t-il, notamment dans l'interprétation des doctrines<sup>11</sup> par tous ceux qui espèrent, dès les années 1830, des changements sociaux, dans l'immédiateté de leur vie domestique, sociale et politique. Cette dernière dimension figurait au second plan des revendications des classes ouvrières en 1830-1840. Or, le devenir historique a inversé les priorités et la conquête des droits politiques s'est substituée aux réformes sociales. Ainsi ont été évacuées, du côté de l'utopie, les idées novatrices de tous ceux qui, gravitant autour des réformateurs sociaux, ne pouvaient emprunter la seule voie des réformes civiques. Car ils ne concevaient de liberté qu'affranchie du dispositif aliénant de l'exploitation de l'homme par l'homme où « les nécessités de la vie » amputaient considérablement la liberté politique.

L'extraordinaire engouement dont ont bénéficié les saint-simoniens, dans les années 1830-32<sup>12</sup>, est fondé sur un malentendu ou, plus précisément, sur une interprétation actualisée de *L'exposition de la Doctrine*. Les quelque 2000 correspondants qui écrivent au journal *Le Globe* développent des points de vue différents mais la plupart ont tendance à comprendre le projet saint-simonien comme une réponse aux maux des contemporains, particulièrement les maux relatifs à la misère ouvrière. Ainsi l'écrit Henry de Castenet, de Nantes, le 25 mars 1832. « Persuadé que je suis que tout homme, ainsi que moi, gémit sur les maux affreux qui accablent la société de nos jours, et qui recherche sincèrement (...) les remèdes propres à les guérir, ne peut être assez

---

<sup>9</sup> René Holstein, Lettre à Enfantin, 12 avril 1848, Bibliothèque de l'Arsenal, fds Enfantin, ms 7628.

<sup>10</sup> Prosper Enfantin, *Le Crédit*, 1<sup>er</sup> novembre 1848.

<sup>11</sup> Voir, Michèle Riot-Sarcey, *Le Réel de l'Utopie*, Paris, Albin Michel, 1998.

aveugle pour ne pas voir qu'au milieu des utopies plus ou moins défectueuses et erronées que mettent en avant les différents partis politiques, le saint-simonisme est appelé non seulement à soulever un peu ce fardeau de misère qui accable l'humanité, mais à la jeter loin d'elle »<sup>13</sup>. Tous ceux qui subissent, au quotidien, l'exploitation de l'homme par l'homme lui donnent son sens moderne, en croyant lutter, avec le saint-simonisme, contre les propriétaires de capitaux, paradoxalement recherchés par les apôtres pour leurs capacités d'entrepreneurs. Il en est de même des critiques formulées par l'Eglise saint-simonienne à l'encontre des héritiers, devenus riches par « les hasards de la naissance ». L'abolition de l'héritage en ligne collatérale se traduit, dans l'esprit de certains adeptes, par l'abolition de la propriété. On comprend alors par quelle médiation, les saint-simoniens furent désignés comme responsables de l'insurrection lyonnaise de 1831. Or, loin d'être à l'initiative de l'émeute, ils ont été surpris par l'ampleur du conflit. Les disciples de Saint-Simon, présents lors des émeutes des canuts, furent démunis face à ce combat de classes qui n'entraîne pas dans leur mode de penser le devenir social. Ils restèrent d'ailleurs souvent sans voix face à la révolte.

Alors pourquoi subsiste l'appellation de socialisme utopique pour qualifier un projet aussi éloigné d'une idée qui, en 1848, avait mobilisé bon nombre de républicains « sincères » mais qui fut très vite considérée comme un mot vide de sens par Constantin Pecqueur, pourtant un des plus fervents partisans du socialisme « vrai ».

« Le mot *Socialisme* est une expression que le charlatanisme contemporain a livrée à la plus scandaleuse promiscuité. (...). Après de tels abus, ce mot, mal fait et mal appliqué perd toute valeur ; c'est le motif qui nous le fait remplacer ici par l'expression : science sociale »<sup>14</sup>. De son point de vue, le socialisme est un processus, issu d'une pratique au sein de la République universelle. Dans ce cadre, la question sociale est résolue par l'usage d'une science mise au service de l'humanité. « Aucune définition du socialisme ne peut être adéquate à sa compréhension, c'est-à-dire ne saurait le contenir. On ne définit point ce qui a force d'expansion continue, ce qui recèle un germe dont le développement est indéfini. On ne codifie point d'avance la vie collective : jamais elle ne se laisse réglementer. La vie est comme la raison : elle ne se

---

<sup>12</sup> Voir le tout récent ouvrage qui renouvelle la question : Antoine Picon, *Les saint-simoniens*, Paris, Belin, 2003.

<sup>13</sup> Lettre au journal *Le Globe*, 25 mars 1832, Bibliothèque de l'Arsenal, Fds Enfantin, ms 7602, n°35

<sup>14</sup> Constantin Pecqueur, *Qu'est-ce que le socialisme*, 10 décembre 1849, *Salut du Peuple*, op. cit., p. 12

formule point : elle se développe et se complète sans cesse. »<sup>15</sup>. Impossible de présenter l'exhaustivité de cette pensée rigoureuse qui se méfie des dogmes, réduits le plus souvent à l'énoncé sacramentel des devoirs. Il prévient les réticences et assure que les petits boutiquiers et autres possesseurs de petits coins de terre n'ont rien à craindre du socialisme, réalisé par la possession de l'instrument de travail et par l'équité des échanges. Les associations en cours de constitution dans la République finissante sont, selon Pecqueur, l'ébauche du socialisme en actes où « chaque souverain individuellement » contribuerait à élaborer les règles du socialisme vrai.

Or l'historiographie en est restée aux critiques émises par Engels à l'encontre de thèses, considérées comme immatures, mais conformes à la réalité économique dont elles étaient le reflet.

« Le prolétariat, qui commençait seulement à se détacher de ces masses non possédantes comme souche d'une nouvelle classe, tout à fait incapable encore d'une action politique indépendante, se présentait comme un ordre opprimé, souffrant, qui, dans son incapacité à s'aider lui-même, pouvait tout au plus recevoir une aide de l'extérieur, d'en haut. Cette situation historique domina aussi les fondateurs du socialisme. À l'immaturité de la production capitaliste, à l'immaturité de la situation des classes, répondit l'immaturité des théories »<sup>16</sup>.

Si les réformateurs sociaux, principalement saint-simoniens, étaient parfaitement conscients de la souffrance du prolétariat, ils étaient également persuadés de l'immaturité des classes ouvrières. Aussi ont-ils pensé et œuvré en faveur de l'éducation, mais une éducation tout entière tournée vers l'apprentissage du dogme et de la morale afin de conduire les classes les plus démunies vers la reconnaissance et l'amour de leur guide. Ils s'engagent alors à « tracer les obligations des individus en raison de la place qu'ils doivent occuper dans la hiérarchie sociale ; mais cette place ne peut être assignée que par l'amour (...). Pour que l'individu consente à se refermer dans le cercle qui lui est tracé, il ne suffit pas que le but de la société et les moyens de l'atteindre lui soient connus ; il faut que ce but, ces moyens soient pour lui des objets d'amour et de désir »<sup>17</sup>

La reconnaissance des hommes de savoir, en d'autres termes des capacités, était assez proche, me semble-t-il, de celles des doctrinaires libéraux qui furent comme, ont

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 11

<sup>16</sup> Friedrich Engels, *Anti-Düring*, Paris, Editions sociales, 1971, p. 294.

<sup>17</sup> *L'Exposition de la Doctrine, année 1829*, p. 271

le sait, en la personne de Guizot, à l'origine des réformes de l'école primaire. Une école organisée concrètement pour préparer les futurs citoyens à librement se soumettre. Aussi, à distance d'une immaturité supposée, les saint-simoniens se sont inscrits concrètement dans la réalité de la production capitaliste marchande, y compris en ce qui concerne la division du travail. De leur point de vue, elle « a été considérée avec raison comme une des causes les plus puissantes des progrès de la civilisation : mais il est évident que cette division ne portera tous ses fruits que lorsqu'elle aura pris pour base les différences de capacités chez les travailleurs »<sup>18</sup>

À ces projets s'ajoutent leur souci de prospecter les besoins, en fonction des moyens disponibles. Ainsi peuvent-ils être classés parmi les précurseurs de la planification.

À cette étape, il est loisible de conclure à l'incompatibilité de leurs idées avec un socialisme conçu comme un mouvement d'émancipation des classes ouvrières, et envisagé comme tel à l'époque même des saint-simoniens.

Cependant, si l'on en juge par la pratique des partis communistes, victorieux un temps dans les pays de l'Est de l'Europe et en Chine, incontestablement, on trouve des similitudes. Outre la planification, la hiérarchie dans l'organisation du travail, l'étatisation, l'idée la mieux transmise se rapporte à la supériorité des cadres organisateurs de « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ». En ce sens, il y a continuité entre le socialisme dit utopique et le socialisme assujéti à la direction des partis, communistes en particulier. Ainsi comprend-on aisément les raisons pour lesquelles les « utopistes » figurent en bonne place sur les colonnes du jardin du Kremlin

La plupart des idées saint-simoniennes sont devenues réalité. Et si leur Eglise fut vite oubliée, le renouveau des églises chrétiennes, au XIXe siècle, s'est largement inspiré d'une valorisation des sentiments, pour combattre au même titre que les saint-simoniens, l'influence « pernicieuse » de la raison — cachet du siècle précédent.

Une exception, cependant, parmi le foisonnement d'idées novatrices qui caractérise le saint-simonisme ; idées dont la plupart ont trouvé un écho dans les décennies suivantes : la femme libre. Elle est restée à l'écart du devenir historique. Empruntée aux thèses de Charles Fourier, on l'a même oubliée. Amplement débattue de 1831 à 1833, l'idée est devenue le symbole « des années folles », pour reprendre le terme en usage dans les années 1840. Classée parmi les aberrations d'une époque

---

<sup>18</sup> L'*Exposition de la doctrine*, année 1829, p. 281.

profondément chaotique, elle n'a pas résisté au temps. Il est vrai que cette liberté émancipatrice ne pouvait s'intégrer au dispositif hiérarchique de la société. Car l'assignation des femmes à la résidence du foyer était devenue, en quelque sorte, la condition de l'extension à la liberté de tous les citoyens. Et, dans cette perspective, le travail des femmes apparaissait incompatible avec une division du travail élaborée selon la loi des capacités naturelles des individus. Mères réelles ou potentielles, leurs devoirs consistaient à ne pas déroger de leur place au sein de la famille. C'est pourquoi le mouvement ouvrier s'est organisé en écartant toute idée de mixité dans les organisations syndicales. Les socialistes, en particulier en France, se sont longtemps mobilisés contre l'activité salariée des femmes, envers et contre toute réalité (à la fin du siècle, près de 40 % de femmes travaillaient).

L'examen attentif des textes, analysés dans leur historicité, semble défaire les apparentes continuités historiques, toujours construites dans l'après-coup de l'avènement des faits. Mais lorsque les interprétations résistent aux critiques, il semble nécessaire de saisir les mécanismes de domination à l'œuvre qui, de fait, rassemblent des mouvements opposés—s'il on s'en tient à l'analyse des idéologiques — mais sont très proches par leur pratique de pouvoir. Tel est le destin paradoxal du socialisme « utopique » : outil indispensable à l'économie libérale, il subsiste comme référence originelle du socialisme autoritaire.